Voilà, en cent lignes, de quoi tenter bien des audacieux.

LA CRISE MINISTÉRIELLE

Paris, le 4 juin 1902.

Le président de la République a commencé, aujourd'hui mercredi, ses consultations en vue de la formation du nouveau cabinet.

MM. Fallières et Bourgeois à l'Elysée

A une heure de l'après-midi, on communique la note suivante :

Le Président de la République recevra cet après-midi, à quatre heures, M. Fallières, président du Sénat.

Entre a quatre heures à l'Elysée, M. Fallières en est sorti à cinq. Il n'a rien dit de sa conférence avec M. Loubet. Un moment, le bruit a couru que, suivant le plan qui avait été porté à M. Waldeck-Rousseau, M. Loubet aurait offert au président du Sénat de former le cabinet et que M. Fallières aurait répondu à cette offre par un refus. Ce bruit n'est pas confirmé.

Une note officieuse, communiquée à six heures, dit simplement :

« Le Président de la République a reçu cet après-midi, à quatre heures, M. Fallières, président du Sénat, avec qui il a conféré pendant une heure sur la situation créée par la démission du cabinet Waldeck-Rousseau. »

A six heures, M. Loubet a reçu M. Léon Bourgeois et a conféré avec lui jusqu'à 6 heures. On assure que M. Bourgeois a conseillé au président de faire appel à M. Brisson. Interrogé à sa sortie de l'Elysée, M. Léon Bourgeois a déclaré que la série des consultations était close aujourd'hui et que M. Loubet ne verrait personne ce soir.

MM. Combes et Brisson

Des gens qui se prétendent bien informés disent que, suivant le conseil que lui aurait donné M. Bourgeois, c'est M. Combes que M. Loubet fera tout d'abord appeler. Les amis de M. Combes déclarent que celui-ci aurait des hésitations à accepter la responsabilité de la présidence du conseil et qu'il préférerait ne prendre que le portefeuille de la marine ou celui de l'instruction publique, dans un cabinet dont M. Brisson serait le chef.

Mais, d'autre part, les amis de M. Brisson affirment que le nouveau député de Marseille ne veut à aucun prix entendre parler de prendre le pouvoir. Cependant, si on lui demande un nouveau sacrifice pour la République, il s'y résignera...

Ce que serait un ministère Combes

On recherche avec curiosité de quels collaborateurs M. Combes pourrait bien s'entourer si la mission de former un cabinet lui était confiée.

D'après les uns, M. Combes serait décidé à garder M. Delcassé au ministère des affaires étrangères et le général André à la guerre.

Une autre combinaison amènerait l'entrée de M. Doumer au ministère de la guerre. Pour le portefeuille des finances, on parle de M. Delombre et même de M. Brisson, à qui serait adjoint un sous-secrétaire d'Etat.

Pour les autres ministères, on cite toujours les noms de M. Doumergue, député du Gard, et de M. Marion, député de l'Yonne.

Enfin, il aurait été question d'offrir le sous-secrétariat des postes et télégraphes à M. Mirmet, député des Bouches-du-Rhône.

On avait parlé de l'entrée de M. Camille Pelletan dans le nouveau cabinet, mais quelques sénateurs radicaux ont fait remarquer qu'il était difficile de faire un ministre d'un député qui, sous aucun prétexte, n'a jamais voulu se lever avant midi.

On parle également, comme devant faire partie du prochain ministère, de MM. Bernard (du Doubs), Godin, Lourties, tous trois sénateurs.

Un déjeuner offert à M. Waldeck-Rousseau

Les ministres démissionnaires ont offert cet après-midi un déjeuner à M. Waldeck-Rousseau. Tous étaient, au préalable, allés au ministère de l'intérieur faire visite à M. Waldeck-Rousseau.

AU PALAIS-BOURBON

Paris, le 4 juin 1902.

Le bureau definitif

La gauche radicale s'est occupée aujourd'hui de la constitution du bureau définitif et a chargé ses délégués de s'entendre à cet effet, avec les délégués des autres groupes de gauche. Elle est d'avis de laisser un siège de vice-président aux progressistes. L'union démocratique a mis le même avis. On laisserait ainsi deux secrétaires aux progressistes. En ce qui concerne les questeurs, les délégués auront à trancher la question. Même hésitation chez les radicaux-socialistes.

Les délégués des groupes de gauche se réuniront demain à 2 heures et demie pour désigner leurs candidats. On prétend que les progressistes refuseraient les sièges que leur laissent dédaigneusement les gauches et qu'ils s'abstiendront dans les divers scrutins.

Le cas de M. Millerand

Il paraît que le dossier constitué par le docteur Péchin contre M. Millerand est des plus curieux et des plus suggestifs : pratiques de pression électorale, campagne d'intimidation, distribution d'argent et dons de bienfaisance, il y a de tout, paraît-il. M. Dron, rapporteur de M. Millerand, se prépare à faire à la Chambre une lecture des plus édifiantes.

Les députés du Nord validés

Voici les noms des députés du Nord dont l'élection a été validée mardi par la Chambre :

MM. Selle, abbé Lemire, Eliez-Evrard, Dron, Groussau, Delontaine, Plichon, Bersez, Pasqual, Barrois, Delaune, Motte, Dansette, de Montalembert, Cochin.

LA GRÈVE DES TABACS

Nantes, 4 juin. — La rentrée des ouvriers et ouvrières de la manufacture des tabacs n'est effectuée ce matin sans incident. Les grévistes du syndicat rouge ne se sont pas rendus devant l'entrée de la manufacture pour conspuer leurs camarades du syndicat jaune, comme il en avait été question hier soir, à la réunion de la Bourse du travail. Le nombre des entrées aux ateliers est aujourd'hui sensiblement le même qu'hier.

Brest, 4 juin. — Dans une nouvelle réunion, les ouvriers de la manufacture des tabacs de Morlaix ont très énergiquement maintenu la grève, déclarant qu'ils ne reprendraient pas le travail avant d'avoir obtenu satisfaction pour les réclamations remontant à quelques années. Les grévistes sont calmes ; ils disent qu'ils agissent par esprit de solidarité et ont voté un ordre du jour dans ce sens.

Le Havre, 4 juin. — Hier soir, la sortie de la manufacture a donné lieu à une assez bruyante manifestation. 150 ouvriers grévistes ont accueilli leurs camarades qui n'ont pas cessé le travail par des huées et les ont escortés en poussant des exclamations diverses. Une quinzaine d'agents de police ont cessé de leur barrer la route, mais les grévistes sont parvenus à leur glisser entre les mains. Il n'y a pas eu d'incident sérieux. Ce matin, la grève continue. Cependant, 27 ouvriers ont repris le travail.

Paris, 4 juin. — Cet après-midi a eu lieu, à la Bourse du travail, une réunion plénière des grévistes de Dantin, Rudly et du Gros-Caillou. M. Fraize a lu un rapport qui va être adressé à tous les groupes de la Chambre et qui explique les déclarations des grévistes. Une proposition tendant à se rendre en corps au Palais-Bourbon, si satisfaction n'était pas donnée bientôt aux grévistes, a été adoptée. La réunion s'est terminée sans incident. D'autres réunions auront lieu demain et jeudi.

A Lille. — On sait que les ouvriers de la manufacture des tabacs de Lille se sont déclarés opposés à la grève générale, invitant le Comité central à convoquer un congrès. Nous avons d'ailleurs reproduit le texte de l'ordre du jour voté dans la réunion tenue lundi soir. La Fédération des tabacs communique à ce sujet aux journaux la note suivante :

« Le Comité central de la Fédération des tabacs, au nom des manufacturiers en grève, proteste contre la manœuvre de vote de la section de Lille. Considérant que cette section, qui a obtenu satisfaction en ce qui concerne le droit d'avancement, a fait pour de fait, sciemment, les intérêts capitalistes. Qu'il est du devoir de ladite section de répondre à des sommations prussiennes et de faire cause commune avec la majorité des sections. Attendu que ce qui a pu se faire pour elle doit être possible pour les sections aux vingt et une manufactures. Qu'il est inadmissible qu'un minimum ou tout un personnel se engagent à rester sourds à l'appel de chercher des combinaisons pouvant le pourvoir à un congrès. » Signé : Le Comité central. »

LE DÉSASTRE DES ANTILLES

A LA MARTINIQUE

Poignant récit d'un témoin de la catastrophe

On nous communique une lettre de M. Ellery Scott, l'un des officiers du *Roraima*, le seul des navires en rade de Saint-Pierre, qui n'ait pas été complètement détruit par l'éruption du 8 mai. Il n'a peut-être encore été publié jusqu'ici rien d'aussi tragique, d'aussi poignant que ce récit de l'un des rares témoins qui aient survécu à la catastrophe. En voici la traduction :

Le jour commençait à poindre, lorsque le 8 mai, au matin, la Martinique fut signalée. Nous venions de traverser un orage et il était environ six heures lorsque nous jetions l'ancre à environ un mille de la côte de la pointe Bertin. Quelques-uns, qui avaient à bord des cabines et des gaîtres, prétendirent que la montagne Pelée faisait des signes depuis le matin et qu'il pleuvait des cendres. Il était tout un jour plus de quatre heures. Cependant, le volcan paraissait calme, et les passagers se mirent vaillamment au travail.

Vers midi, alors que à côté de nous, sur la rade, environ dix huit vapeurs en chargeaient, nous avions à bord environ un millier de tonnes de charbon, le port de Saint-Pierre, le « Roraima », le pyrame Morne ou Morne-Rouge, sans compter quatre grands voiliers. Le steamer anglais « Roxham » était mouillé tout près de nous.

Il se produisit alors un singulier phénomène, comme une sorte de trop-plein de l'atmosphère, et j'eus la sensation d'avoir été frappé par un bloc invisible. Immédiatement, quelqu'un cria auprès de moi :

— Grand Dieu ! regardez.

Il avait les yeux fixés sur la montagne Pelée, et les regards de tous prirent la même direction.

Ce que je vis, je suis impuissant à le décrire, mais ma première pensée fut que c'était la fin du monde. On aurait dit que tout ce qui y a de dynamite dans l'un vers venait de faire sauter la montagne.

Une immense colonne de flammes s'éleva droit dans l'air, puis s'épanouissant, sembla retomber sur nous du haut du ciel de nouveau alors, avec notre second, Mockly, et quelques hommes, vers la poupe d'avant pour essayer de lever l'ancre. En passant, j'entendis le capitaine donner des ordres et je vis Sylvester, le maître-valet, descendre pour prendre la dunette.

Au moment où nous arrivions à l'avant, le terrible tromba fondit sur nous. Une véritable avalanche de pierres mêlées de cendres, de lavage bouillante et de gouttes de feu s'abattit sur le bâtiment comme une averse de mitraille. En même temps, on aurait dit que toute l'eau du port se transformait en boue, avec un fracas épouvantable, pour se ruer à l'assaut des navires qui, soulevés par l'énorme vague, s'inclinèrent, capotèrent et coulèrent à pic. Quand le raz de marée atteignit le « Roraima », ce fut un effroyable coup de tonnerre, et tout fut rasé sur le pont : les mâts, les cheminées, les embarcations, tout. Il y avait une manche à air à mi-hauteur ; je m'y accrochai de toutes mes forces, ce qui fait que j'évitai la vie, car la force du flot m'entraîna mon corps dans l'eau. Deux goubiers me dégagèrent et m'entraînèrent dans l'entrepont. Je restai là quelques instants, à moitié étouffé, pendant que les projectiles et le feu faisaient rage au-dessus de moi.

De temps en temps, un matelot carbonisé dégringolait, avec des hurlements atroces, à travers l'écoutille, et expirait en bas. Je fus bientôt aveuglé sous un monceau de cadavres. Quelqu'un pourtant m'ayant relevé, je remontai sur le pont et je me mis à essayer de sauver les blessés qui étaient tous incapables d'aller à terre sans la boue et les pierres jusqu'à mi-jambes, qui rendaient ce pénible. Pendant que j'étais à cette besogne, le capitaine Mingeth parut ; je ne le reconnaissais à ses vêtements qui fumaient, car son visage, entièrement brûlé, était méconnaissable.

— Amène-tout, cria-t-il.

Il fut impossible d'obéir à cet ordre, car, après avoir échappé au raz de marée, le navire avait été troué comme une écumoire par la pluie de feu.

Je n'ai plus revu le capitaine depuis, mais un gabarier m'a dit qu'il avait sauté par-dessus bord, s'était réfugié sur un radeau qu'on avait improvisé en toute hâte, et qu'il y était mort presque aussitôt.

Pendant ce temps, la mer continuait de rouler de formidables lames de fond, la montagne Pelée ne cessait de mugir, et de prodigieuses secousses ébranlaient l'atmosphère. Du côté de Saint-Pierre, le spectacle était terrifiant. La ville avait disparu et à sa place on n'apercevait plus qu'une immense traînée de poussière grise, de flamme et de fumée. Tout autour de nous, les navires qui n'avaient pas coulé flambaient et toute la rade était couverte de cadavres flottant isolément ou par groupes.

Quelques heures plus tard, — je ne saurais dire au juste combien, — vers trois heures de l'après-midi, d'après ce qu'on m'a raconté, le navire français « Buchet » put nous accoster ; c'est ainsi que j'ai été sauvé avec seize autres personnes, toutes plus mortes que vives. On nous conduisit à Fort-de-France, où nous avons été recueillis à l'hôpital.

On sait que neuf des compagnons de M. Ellery Scott moururent dans le trajet.

La souscription du ministre des colonies

Le total des souscriptions recueillies au ministère des Colonies pour les sinistrés de la Martinique atteint aujourd'hui la somme de fr. 2,109,684-83.

Une Maison Japonaise

A PARIS

Ce matin, rencontré mon vieil ami H... un colonial d'Extrême-Orient, le plus vieux Coréen connu.

— Où allez-vous comme ça ? lui dis-je.

— Au Japon.

— Vous parlez ?

— Non.

— Alors ?

— Mon Japon se trouve à Boulogne-sur-Seine.

Je fus plein de mépris :

— Quelque exposition ?

Il m'empoigna par le bras et, plantant ses yeux dans les miens :

— Ah ça ! mon ami, est-ce que vous me prenez pour un bourgeois en quête de facile exotisme ? Qu'est-ce que vous me chantez avec votre exposition ?

Il s'esclaffa :

— Mon cher, j'ai passé les plus belles années de ma vie au Japon ; je m'y connais, suivez-moi et, dans une heure, nous serons bel et bien dans la plus pure des propriétés nippones.

— Je vous suis.

Je passai mon bras sous le sien ; tout en marchant, il me renseigna.

Le baron K... est un très riche banquier qui a la passion des voyages. Il y a trois ans, il visita l'Orient, et principalement le Japon. Séduit par l'allure des maisons nippones, délicieuses avec leurs jardinets si bien installés qu'on dirait qu'ils font partie de l'habitation même, il lui prit la fantaisie de transporter en entier une de ces maisons dans sa propriété de Boulogne. Il acheta les matériaux nécessaires, les expédia par un cargo-boat et engagea un charpentier et un jardinier, qui grossirent la petite troupe d'indigènes qu'il ramenait avec lui.

Ayant acheté un nouveau terrain qu'il joignit à sa propriété, il le cacha aux regards des curieux par de très hauts murs. Puis les matériaux arrivés, il pria le charpentier et le jardinier de se mettre à la besogne. Et voilà comment cinq mois après, le baron put offrir, à quelques rares privilégiés, une tasse de thé dans le plus adorable petit parc asiatique que le génie japonais ait jamais créé. J'étais très intéressé par cette fantaisie de millionnaire. Il dit encore :

— K... étant à Nice, je me suis amusé à prier les Japonais de quitter leurs vilains complets européens et de me donner l'exacte cérémonie de bienvenue et une réception, avec dîner, pour nous rappeler, à quelques membres de la colonie nipponne et à moi, le pays bien-aimé où tu seras enseveli le plus lumineux moment de ma vie. Comme vous êtes né sous une heureuse étoile, vous allez en profiter.

— Je vous remercie, bien sincèrement.

Nous nous mîmes à marcher en silence, lui tout à ses souvenirs, moi attentif à tout ce que je voyais.

—×—

Nous traversâmes d'abord une splendide propriété moderne, posée au centre d'un parc à la Louis XIV, avec des statues patinées par le soleil et l'eau et des colonnades brisées, enguirlandées de lierre gris aux feuilles vernies, lavées par une récente averse ; puis, nous nous enfonçâmes dans une petite allée, nettement découpée dans l'épaisseur d'un massif, toute saupoudrée de cailloux bleus et de miettes de coquillages, si touffue qu'elle faisait comme un tunnel creusé dans un fourré, comme une épaisse charmille fermée de branches de mimosas et de longues chevelures de glycines.

Et nous débouchâmes soudain sur une place ronde, soigneusement entretenue. En face de nous, un haut mur de bambous équarris avec trois portes. La première est ornée de clochettes et finement lavée d'ocre et de vermillon ; les deux autres, basses, réservées aux gens de petite condition.

Mon ami s'arrêta devant la grande qui, de soie, s'ouvrit et trois Japonais, figures jaunes, aux pommettes comme frottées d'un peu de fard, yeux en amandes au velours très fin, comme le corsage d'un bourdon, nous firent une révérence jusqu'à terre, demeurant, sans se relever, très longtemps pliés en deux dans leurs robes de soie.

Mon ami leur dit quelques mots. Alors, ils nous firent toutes sortes de petites mines polies et nous souhaitèrent qu'Inari, introducteur déifié du riz et patron des renards entretînt la bonté dans notre cœur, et l'aménité dans notre esprit. Puis ils nous précédèrent en faisant claquer sur les cailloux leurs chaussures de bois. Tout de suite, j'aperçus deux grands pavillon, entourés de plusieurs autres beaucoup moins importants, une pagode, un ruisseau, un lac minuscule, une grotte de même proportion et une foule de petits arbres rabougris, aux allures de joujoux. Je regardais la grande porte, par laquelle nous venions de pénétrer dans cet émerveillement. H... me renseignait.

— Nous passons par la grande porte, parce que nous sommes gens de qualité.

—×—

Tout en causant, nous arrivons au premier grand pavillon. Une mousmé, accourue à notre rencontre, nous introduit dans une petite chambre de bois lisse. Le mur du fond est un treillage en bambou, avec un guichet par où une autre mousmé nous passe de toutes petites tasses de thé, en nous demandant nos noms, qu'elle va aller dire à sa maîtresse, car nous sommes dans le pavillon de « Madame ».

Souhaits de bonheur, petites révérences.

Nous allons, conduits par un vieux à figure de singe et qui se tient absolument courbé en deux, comme un pantin dont le ressort serait cassé (ce qui est, paraît-il, d'une suprême politesse), nous allons dans une sorte de petit pavillon, grand comme un jouet, et dans lequel on se met en devoir de laver nos pieds, gris de la poussière de la route. On nous donne même d'amples robes de soie brochées, dans lesquelles on est délicieusement. On nous remet ensuite des éventails en papier, avec toutes sortes de cérémonies.

Nouvelles tasses de thé, accompagnées de révérences interminables.

Une maison nipponne, c'est une grande salle de bois à quatre côtés, dont l'un est un panneau mobile devant un escalier, et cette salle est divisée, au moyen de hauts paravents, en quatre compartiments. Des nattes très épaisses font un sol élastique et, dans le fond, sur des étagères très simples, de petits vases de grand prix avec quelques chrysanthèmes, et des kakémonos juxtaposés les uns sur les autres, de manière à ce qu'on puisse à volonté changer de tableau.

Comme je suis homme de lettres, le kakémonos représentera, cette fois, un écrivain avec ses longues moustaches, un gros pinceau à la main.

Nous montons l'escalier de trois ou quatre marches et entrons dans la grande salle où Mme Petit-Jade nous reçoit avec toutes sortes de civilités, psalmodiées d'une voix d'enfant. Que de révérences mon Dieu ! et que de tasses de thé !

Nous prenons congé d'elle, pour continuer notre visite ; alors elle se met à genoux et touche le sol de son front, si bien qu'on ne voit plus que l'immense nœud en croix qui ceint sa taille.

Nous voilà de nouveau dans le jardin. Les Japonais savent l'art de diriger la végétation, de modifier la forme des fruits. Leurs arbres et leurs plantes sont conduits dans leur croissance, de façon à représenter des oiseaux, des tortues, des quadrupèdes, des hommes, des navires, des pagodes.

Et nous allons à travers une étonnante et lilliputienne campagne, semée de mûriers, de camphriers, d'arbres à vernis, hauts comme des cigares, de figuiers, d'orangers, de noyers et de frênes, dont les feuilles sont grandes comme l'ongle. Et, à côté de cela, des camélias géants, des radis (daïkous) gros comme la jambe.

Sur les rives du lac, grand comme un petit miroir, des grenouilles et des crabes bleus jouent. A chaque instant, nous passons sur le petit ruisseau, et alors une grosse lanterne en papier, piquée au bout d'un bâton, nous montre l'endroit dangereux.

Mme Petit-Jade nous a rejoints ; c'est une petite fille, avec ses dents laquées, ses petons d'enfant ; elle a des boucles d'oreilles à forme de dragons, des bagues de coraline et des fleurs d'oiseaux dans ses cheveux joliment échafaudés sur sa tête, comme les étages d'une pagode.

— Mon cher mari, est impatient de vous voir, nous dit-elle... Et, doucement, elle nous pousse dans la demeure de M. Prune, son époux.

Il a une figure de chat-tigre et fait des gestes avec son éventail, qu'il tape très fort contre ses cuisses. Il nous fait fumer dans des pipes, dont le fourneau est gros comme un gland de chêne évidé, du tabac blond, fin comme des cheveux, et que nous allumons à des petits bâtons d'encens.

Nous fumons mal ; alors M. Prune secoue frénétiquement la tête, cligne des yeux avec une rapidité vertigineuse et suffoque de gaieté, puis il recommence à nous faire des révérences. On annonce que l'on va apporter le dîner, et alors sa figure devient sérieuse, secouée convulsivement de temps à autre par une grimace de chat toussant et reniflant de colère. Mais il a l'air si brave homme !

On pose à terre devant nous les vases de bois enduits de laque et des baguettes. Et le dîner commence.

On nous sert : des œufs crûs au miel ; des ailerons de requins dans de la gelée de coing ; du porc bouilli sauce chrysanthème ; des canards laqués ; du pain de maïs à l'étuvée ; et on termine par une soupe aux graines de lotus, le tout arrosé d'un vin jaune, alcoolisé, mousseux, comme du vin de palmier, et de la liqueur de roses.

La visite est finie. Quelques prières à Inari, devant la pagode, quelques dernières révérences et tasses de thé, et M. Prune et Mme Petit-Jade nous conduisent à la sortie, suivis par une procession d'invités et de serviteurs, marchant en file indienne par les étroites allées. Il fait nuit, et chacun a sa lanterne en papier au bout d'une canne. La lune se lève sur ce coin d'Asie, coule un peu d'argent dans l'eau de ténèbres du petit lac nippon, caresse la pagode, qui jette quelques vagues reflets d'or pâle...

— Adien ! adieu ! revenez nous voir.

J'embrasse Mme Petit-Jade sur les deux joues, et M. Prune danse à mes côtés en attendant son tour...

...Dehors, des becs de gaz, deux agents qui font sonner leurs lourdes bottes sur le pavé.

Nous revoilà donc en Europe.

Pierre Custot.

LES ORAGES

Brioude, 4 juin. — Hier, à deux heures du soir, un violent orage s'est abattu sur la commune de Jabougues. Les chemins ont été comblés ou ravinés ; les récoltes ont été arrachées. La flèche du clocher a été emportée à une vingtaine de mètres. Une femme a été foudroyée. Deux maisons se sont écroulées ; des toitures des toits ont été emportées. L'eau est entrée comme une trombe dans les maisons, abîmant le linge, les meubles et les murs.

Au hameau Bagnat, à 5 kilomètres au sud de Jabougues, on signale l'écroulement de plusieurs maisons causé par le même ouragan.

Saint-Etienne, 4 juin. — Un violent orage a éclaté mardi soir sur Saint-Etienne et sur la région environnante. La foudre est tombée en plusieurs endroits, notamment à la Ricamarie où elle a tué un attelage. Le conducteur a été blessé mortellement.

EXPOSITION FRANÇAISE A LONDRES

Londres, 4 juin. — L'ambassadeur de France a ouvert la section industrielle à l'exposition française. Reçu par le président de cette section, M. Pinedo, qui lui a souhaité la bienvenue, M. Cambon a fait le tour des diverses salles de cette exposition, dont un grand nombre sont fort belles et font honneur à l'industrie française.

L'ambassadeur a visité, avant de se retirer, le Palais des Illusions, et, en sortant, il a vivement remercié les directeurs d'Earls's Court de leur participation aux fêtes en faveur des œuvres françaises de Londres.

Ces fêtes, qui dureront toute la semaine prochaine, ont pris des proportions grandioses par l'admirable élan des artistes et du commerce français, qui ont envoyé des quantités d'œuvres d'art et d'objets de toute sorte pour le bazar de la Charité, qui aura lieu à l'ambassade les 10 et 11 courant, autant que par le concours infatigable et dévoué que les directeurs d'Earls's Court ont mis à préparer dans l'exposition, des fêtes comme sans doute Londres n'en a pas encore vu de semblables, et qui rappelleront les plus beaux jours de Nice ; elles auront lieu les 12, 13 et 14 courant.

LES PROPOS DE ROSALIE

Coquilles Saint-Jacques. — Fritures italiennes ; Composition de ces fritures. — Pâte d'amandes.

Aimez-vous les coquilles Saint-Jacques ? C'est un plat délicieux, très excitant, et qui peut se préparer à peu de frais.

Nous allons aujourd'hui nous en occuper.

Vous avez acheté une demi-douzaine de ces coquillages, vous commencez par les ouvrir en introduisant un couteau à l'intérieur, puis vous détachez la chair du coquillage dont vous enlevez avec soin la partie noire qui est amère.

Cela fait vous lavez à grande eau la chair des coquillages pour bien enlever tout le sable qui pourrait y adhérer.

D'autre part, vous brossez et lavez également avec soin la partie creuse de vos coquillages. Vous placez sur le feu un poêlon plein d'eau légèrement vinaigrée, vous salez et quand cette eau bout, vous y jetez la chair des coquilles, que vous laissez cuire un quart d'heure.

Vous égouttez et vous procédez alors au triage, mettant de côté la partie rouge dite corail, ainsi que les gros morceaux de chair fermes et blancs, vous mettez le reste sur la planche à hacher avec un oignon, une gousse d'ail, une branche de persil et une grosse mie de pain trempée dans du lait. Lorsque votre hachis est très fin, vous le mêlez avec un verre environ de sauce blanche un peu épaisse : vous ajoutez un œuf entier, vous salez et poivrez au poivre de Cayenne. Un peu de muscade si vous l'aimez.

Cet appareil préparé, il ne s'agit plus que de garnir les coquilles. Vous commencez par mettre au fond de chacune gros comme une petite noix de beurre frais, vous ajoutez la chair blanche mise à part et coupée en rondelle mince et enfin un morceau de corail par coquille. Vous recouvrez le tout de la farce que vous venez de préparer en ayant soin d'en mettre la même quantité sur chaque coquille. Vous saupoudrez enfin de chapelure et vous passez au four un petit quart d'heure. On sert brûlant, et les convives votent des félicitations à la cuisinière.

Ces explications, qui pourraient vous paraître embrouillées, vous sembleront très simples quand vous serez en présence des coquilles ouvertes, et vous comprendrez tout de suite.

—×—

Je vais vous donner aujourd'hui une recette qui est appelée à rendre de grands services aux ménagères : je veux parler du plat dénommé sous le nom de friture italienne.

Ce mets national par delà les Alpes pourrait aussi s'appeler l'art d'utiliser les restes, car la friture italienne est un composé d'un tas de menus reliefs trop peu copieux pour être utilisés autrement.

Je dois ajouter que cela forme un plat joli et bon.

Vous commencez par faire une bonne pâte à frire, puis vous réunissez tout ce que vous possédez dans votre garde-manger : débris de rôtis, veau ou volaille, restes de tête de veau, de ris, de cervelles, de légumes, tels que choux-fleurs, salsifis, etc.

Troisième Édition

DERNIÈRE HEURE

DE NOS CORRESPONDANTS PARTICULIERS ET PAR FIL SPÉCIAL

L'AFFAIRE HUMBERT-CRAWFORD

UNE BONNE NOUVELLE POUR LES CRÉANCIERS DE LA « RENTE VIAGÈRE »

Paris, 4 juin. — On annonce ce soir que M. Lanquest, dans l'étude duquel avait été rédigés les statuts de la « Rente viagère » a mis à la disposition de la faillite de cette société la somme de 3.700.000 francs.

LA PAIX AU TRANSVAAL

LE VICOMTE KITCHENER

Londres, 4 juin. — Lord Kitchener est nommé vicomte.

M. KRUGER MALADE

Bruxelles, 4 juin. — M. Kruger est assez sérieusement indisposé qu'il a dû s'aliter. On dit que l'indisposition du président a été provoquée par l'émotion qu'il a ressentie en apprenant la conclusion de l'accord anglo-boer comportant la perte de l'indépendance pour son pays.

LA CATASTROPHE DE LA MARTINIQUE

M. LHUERRE, DÉCORÉ DE LA LÉGION D'HONNEUR

Paris, 4 juin. — Le *Journal Officiel* publiera demain un décret nommant M. Lhuerre, gouverneur par intérim de la Martinique, officier de la Légion d'honneur avec cette mention : « A fait preuve, à l'occasion de la catastrophe de la Martinique, d'intelligence, de décision, d'énergie et d'un grand dévouement. »

LE MOYEN DE PRÉVOIR LES ÉRUPTIONS

New-York, 4 juin. — M. Borchhrevingk, le savant bien connu, annonce, à son retour de la Martinique, qu'il recueilli des éléments qui permettront désormais aux savants, de prévoirs des éruptions volcaniques.

M. DESCHANEL SE DÉSISTE

Paris, 4 juin. M. Deschanel a fait savoir à ses amis qu'il ne serait pas candidat vendredi à l'élection du bureau définitif.

LA CRISE MINISTÉRIELLE

Paris, 4 juin. — M. Bourgeois, comme M. Fallières, s'est refusé à donner quelques renseignements sur l'entrevue qu'il a eue ce soir avec M. Loubet. Nous tenons d'un personnage, qui a ses entrées à l'Elysée, que les amis des deux présidents n'en paraîtraient pas rigoureusement conformes. M. Fallières aurait déclaré que M. Bourgeois lui paraissait tout désigné pour former un cabinet à prédominance radicale, mais comportant un certain nombre d'éléments progressistes dissidents. M. Bourgeois aurait au contraire déclaré qu'il n'était pas en état de prendre le pouvoir, que la situation exigeait que le futur ministère fut pris dans le bloc de gauche, que la plupart des éléments fussent empruntés aux groupes radical et radical-socialiste. Il a ajouté que l'homme qui lui paraissait indiqué et qui répondrait aux vœux de la majorité était M. Brisson.

M. Loubet n'a même pas cherché à lutter. Dès ce soir, en effet, il aurait, assure-t-on, envoyé un exprès à M. Brisson pour l'inviter à venir conférer avec lui, demain matin. On pense toujours qu'en indiquant le nom de M. Brisson, M. Bourgeois, obéissant à un plan concerté, a voulu donner à l'ancien président de la Chambre une fiche de consolation, mais que M. Brisson, fixé sur les intentions de ses amis politiques, déclinera l'offre qui lui sera faite. Après ce lever de rideau, on passerait à la pièce sérieuse et c'est M. Combes qui serait appelé.

Paris, 1 heure 30. — On nous assure que M. Brisson aurait déclaré ce soir à plusieurs de ses amis que si le président de la République lui offrait la mission de former un cabinet, il la déclinerait et lui conseillerait de faire appel à M. Combes. Dans les cercles radicaux, on se tient pour assuré que la combinaison Combes aboutira.

UN NOUVEAU KRACH A L'HORIZON

Paris, 4 juin. — Le bruit court qu'une société d'assurances sur la vie, dont le siège est à Paris, serait en déconfiture avec un passif de plusieurs millions. N'ayant pu contrôler cette rumeur, nous vous la transmettons sous les réserves les plus formelles.

GRÈVE SANGLANTE A CHICAGO

Chicago, 4 juin. — Les nègres qui avaient été amenés pour remplacer les cochers grévistes ont été attaqués par la foule aujourd'hui. Il y a eu six blessés, dont deux mortellement. De sérieuses mesures de police sont prises.

LES TROUBLES DE LEMBERG

Lemberg, 4 juin. — Un accord est intervenu cette après-midi entre les entrepreneurs et les représentants des grévistes. La grève des ouvriers en construction est donc terminée. Cette après-midi ont eu lieu les funérailles des quatre victimes mortes avant-hier.

TROUBLES GRAVES A SAINT-DENIS

Paris, 4 juin. — Une vive effervescence règne à Saint-Denis, où les ouvriers entendent forcer les patrons à fermer leur magasin le soir à 7 heures. Déjà hier, des manifestations s'étaient produites. Elles se sont renouvelées aujourd'hui avec un caractère beaucoup plus grave. La police a dû charger contre les manifestants. 12 arrestations ont été opérées ; il y a eu un blessé.

LA GRÈVE GÉNÉRALE A LORIENT

Lorient, 4 juin. — Une grève générale a éclaté à Lorient, par suite de celle des charbonniers et débardeurs. Ce soir, sur le quai de Rohan, des ouvriers ont été assaillis par les grévistes. Le sous-préfet, voulant s'interposer, a été mena é et dut repositionner le 62e de ligne. Une charge fut opérée par les gendarmes et la police. Le général-commandant la place s'est rendu sur les lieux à sept heures. L'ordre est donné d'occuper militairement, à partir de cinq heures, demain matin, le quai et les docks.

LE BUDGET DE LA GUERRE EN ANGLETERRE

Londres, 4 juin. — A la Chambre des Communes, le chancelier de l'Echiquier a déclaré que le budget se monte à 176.369.000 livres (4 milliards 409 millions 235.000 francs).

LES ORAGES

A REIMS. — DÉGATS ENORMES

Les nouveaux détails qui arrivent au sujet de l'orage qui s'est abattu la nuit dernière sur Reims et les vignobles environnants permettent de dire qu'il s'agit d'un véritable désastre. A Avenay l'eau est arrivée subitement dans les rues du village et a atteint une hauteur de plus d'un mètre. Il y a eu une véritable trombe qui a enlevé le facteur des postes, l'a littéralement dépouillé de ses vêtements, l'a roulé dans une boue épaisse mêlée de pierres où il a failli laisser la vie. L'eau est descendue des coteaux, entraînant avec elle une quantité énorme de pierres. Elle a envahi tout la partie basse de la ville. Toutes les caves sont inondées.

Dans vingt autres localités autour de Reims, les dégâts sont considérables et la foudre est tombée sur plus de cinquante points différents.

La population est consternée. Les dégâts peuvent être évalués à plusieurs millions.

A SAINT-POL

Le violent orage qui a éclaté sur Saint-Pol et les environs, dans la nuit de mardi à mercredi, a causé d'importants dégâts. Les communes de Monchiaux, Duneville, Houvin, Labeville et Simeourt, ont été très éprouvées. La foudre est tombée en beaucoup d'endroits brisant plusieurs arbres et des vitres. Les récoltes ont beaucoup souffert.

UNE FERME INCENDIÉE A LAVENTIE
UNE FEMME BRULÉE VIVE

Dans la nuit de mercredi, la foudre est tombée sur la ferme de M. François Delettrez, sise au hameau de Maquisard, près de Laventie. La servante de M. Delettrez, une vieille fille âgée de 60 ans, qui avait quitté l'immeuble embrasé, en emportant ses effets dans ses bras, se débarrassa brusquement de sa charge et retourna dans la ferme avec l'intention de sauver ses économies déposées dans un coffre placé dans sa chambre à coucher. La malheureuse fille paya de sa vie cette malencontreuse idée. La ferme s'était écroulée quelques instants après. Son cadavre a été retrouvé entièrement carbonisé. La ferme est entièrement détruite.

La foudre est tombée aussi sur la cheminée de l'usine électrique. Cette cheminée qui vient d'être construite est lézardée sur une hauteur de huit mètres environ.

DERNIÈRES NOUVELLES RÉGIONALES

MÉRITE AGRICOLE. — Paris, 4 juin. — M. Milleteau, sous-préfet de Valenciennes, a été promu officier du Mérite agricole.

UNE GRAVE AFFAIRE DE MŒURS A ARMENTIÈRES. — Depuis quelque temps un orphelin de l'Hospice, Léon Duriez, âgé de 16 ans 1/2, apprenti navetier, s'est livré à des actes sur lesquels nous nous permettons de ne pas insister. Ses victimes sont de jeunes pensionnaires de l'établissement qu'il était chargé de surveiller la nuit en sa qualité de plus âgé et de chef de dortoir. Duriez a fait des aveux. Il a été mis en état d'arrestation et conduit à Lille, pour être mis à la disposition du Parquet.

INCENDIE A OFFEKERQUE. — Les granges et hangars dépendant de la ferme occupée par M. Eugène Delbouck, cultivateur, ont été la proie des flammes. Les dégâts s'élèvent à 4.000 francs. La cause du sinistre est inconnue.

POUR LES VICTIMES DE LA MARTINIQUE. — La Société de Géographie de Lille, avait organisé, au profit des sinistrés de la Martinique, une conférence qui a eu lieu, mercredi soir, à la Société Industrielle, à Lille. Une nombreuse assistance avait répondu à ce généreux appel. M. Merchier, secrétaire-général, a fait une savante conférence sur les phénomènes volcaniques. Il a obtenu beaucoup de succès. Les dames quêteuses ont recolté, dans les rangs serrés des assistants, une ample moisson de pièces d'argent et d'or, qui soulageront, autant que possible, les survivants français, blancs et noirs, de la Martinique.

CONSEIL DE GUERRE DE LA 1re RÉGION. — Séance du 4 juin. — Président : M. le lieutenant-colonel Compignon, directeur du génie ; ministère public : M. le commandant Letertre, commissaire du gouvernement. — Félix Roger, jeune soldat de la classe 1897, recrutement de Béthune : Insoumission : quinze jours de prison. Défenseur, Me Lauwereyns de Roosendaele. — Arsène-François Ansart, jeune soldat de la classe 1882, recrutement de Béthune : Insoumission : six mois de prison. Défenseur, Me Santerne. — Adolphe